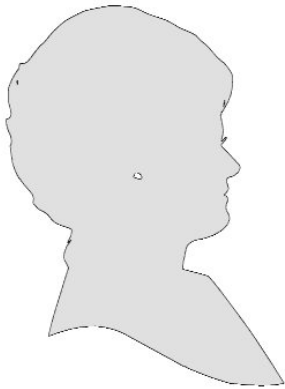




Café-Philo "interface"

Éphémérides philosophiques...



« On peut résister à l'invasion d'une armée,
pas à celle d'une idée dont le temps est venu »

Victor Hugo

Philosophie de la rupture 2 - Révolution kantienne

Thème du mardi du 16/01/2007

Nous continuons notre réflexion philosophique à travers livres et revues, avec le souci de présenter la philosophie non telle qu'elle-même, mais telle que la pensent aujourd'hui, dans des revues et des livres récents de vulgarisation, des philosophes qui s'en veulent les ténors et les maîtres à penser, parmi lesquels se distingue le « tiercé de l'athéisme », Luc Ferry, Michel Onfray, André Comte-Sponville. Il s'agit pour eux de démocratiser l'accès aux questions philosophiques, mais surtout d'imposer leur philosophie comme *la* sagesse des modernes.

L'aventure de la philosophie moderne, on l'a vu et on le reverra, est une philosophie de la rupture, et singulièrement de la rupture avec Dieu et la métaphysique.

Si la pensée des trois "modernes" que je viens de citer aboutit forcément à l'athéisme, c'est parce que Dieu est conçu comme rival de l'homme, parce que l'homme revendique sa totale autonomie, et ne veut dépendre de rien ni de personne. Nietzsche l'explique très clairement : « S'il existait des dieux, comment supporterais-je de n'être pas Dieu ? Donc il n'y a pas de dieux ».

Ce soir, nous allons nous attaquer à un gros morceau, que nous traiterons en deux ou trois fois : Emmanuel Kant (1729-1804). Non pas vraiment Kant en lui-même, mais Kant tel que le voient les philosophes contemporains. Ferry vient de lui consacrer un livre : *Kant. Une lecture des trois critiques*, et même deux, puisque dans *Vaincre les peurs, la philosophie comme amour de la sagesse*, « le moment kantien » est symptomatiquement placé dans le premier chapitre intitulé « Qu'est-ce que la philosophie ? Une brève histoire des doctrines du salut sans Dieu ».

Le Hors-Série du *Point* de septembre/octobre 2006 consacre à Kant ses meilleures pages, ainsi qu'à Spinoza et Hegel, pour illustrer ce que les rédacteurs du numéro appellent « l'aventure de la philosophie moderne ». Kant y apparaît comme « le philosophe de la modernité ». Pourquoi ? Parce qu'il déconstruit la métaphysique et affirme l'autonomie de l'homme.

Au lieu de partir de Dieu, Kant part de l'homme et de sa conscience limitée par un monde extérieur à elle. Il y a là, dit Ferry, « un renversement théologique sans précédent » : l'homme, qui est contingent, est absolutisé, et Dieu, qui est absolu, est relativisé.

Dans *La Critique de la Raison pure* ; Dieu apparaît comme « une idée de la raison » pour laquelle « aucun objet ne peut-être donné de manière adéquate dans l'expérience ». Or, poursuit Kant, si une existence hors du champ de l'expérience « ne doit pas être tenue pour absolument impossible, elle n'en est pas moins une supposition que rien ne peut justifier ». (HS p.50,51)

Dieu n'est donc pas l'objet d'un savoir spéculatif que Kant appelle la raison pure en revanche, il est utile à ce qu'il appelle la raison pratique, c'est-à-dire une intelligence tout orientée vers l'action et le devoir à pratiquer : « Le concept d'un Etre suprême est une idée très utile à beaucoup d'égards ». (*Critique de la raison pratique* HS p.50). Et donc, la raison pratique fera de Dieu un postulat qui tire sa valeur du besoin qu'on en a. Nous sommes dans l'héritage de Rousseau, de l'Etre suprême de son *Contrat social*. Kant est un grand admirateur de Rousseau, qu'il a qualifié de « Newton du monde moral ».



C'est tout le reproche que faisait à Kant Benoît XVI, dans sa conférence de Ratisbonne, d'avoir radicalisé le divorce entre la foi et la raison, d'avoir « dû mettre de côté la pensée pour faire place à la foi » (*Préface à la Critique de la raison pure*) et d'avoir « ancré la foi exclusivement dans la raison pratique, en lui refusant l'accès au tout de la réalité » (Benoît XVI).

Pour un regard chrétien, Benoît XVI au contraire veut réconcilier foi et raison (on a parlé à son propos des noces de la foi et de la raison) car elles ont besoin l'une de l'autre.

Dans *Foi, vérité, tolérance*, il écrit : « la raison sans la foi n'est pas saine, et la foi sans la raison n'est pas humaine », et il s'attaque directement à Kant : « Si la porte de la connaissance métaphysique reste close, si les limites de la connaissance humaine fixées par Kant sont infranchissables, la foi en vient à s'étioler : il lui manque tout simplement l'air pour respirer ».

Mais l'incapacité métaphysique de la raison postulée par Kant, fonde, selon les rédacteurs du Hors-série, l'aventure de la philosophie moderne, qui est une philosophie de la rupture. Elle constitue pour la pensée une véritable « révolution copernicienne ».

Pour la pensée classique, celle de Thomas d'Aquin par exemple, la vérité était conçue comme *adaequatio rei et intellectus*, accord du réel et de l'esprit, correspondance de l'esprit au réel. Adéquation rendue possible parce que l'âme porte en elle « certaines semences de vérité » mises en elle par Dieu lui-même. Pour les cartésiens eux-mêmes, il existe en chacun de nous des idées innées, des vérités communes à tous les hommes pour la bonne et simple raison que Dieu les a données en partage à tous les hommes. D'où le mot de Descartes : « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ». Les idées innées que nous avons en nous, celle de perfection par exemple, sont comme la marque de l'ouvrier sur son ouvrage, Dieu étant l'ouvrier, et notre âme son ouvrage. Il y a ainsi une analogie entre Dieu et l'âme humaine, thème qui est une des idées forces de la conférence de Ratisbonne.

De Platon à Thomas d'Aquin, la philosophie commençait par un regard. Platon voulait que l'œil de l'esprit soit sain et tourné vers son objet, préalable à toute philosophie vraie. Et la pensée,

à force d'ascèse, pouvait accéder au tout de la réalité, aux Essences, aux Idées majuscules, et ne pas se contenter des ombres projetées sur la caverne. Rappelons que le mot « idée », en grec, relève du vocabulaire de la vision : orao, eïdon, c'est voir. Avec Kant, la philosophie ne commence plus par un regard, mais par un problème « que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? » où plus pointu « comment des jugements synthétiques a priori sont-ils possibles ? », puisque le tout du réel nous est inconnaissable, et de l'ordre des noumènes, et que nous ne connaissons que des phénomènes.

Dire d'une chose qu'elle est inconnaissable, ce n'est pas dire qu'elle n'existe pas. Kant est chrétien, mais en séparant radicalement foi en raison, il fait de la métaphysique, pense Ferry avec quelque raison, une forme de fétichisme intellectuel, une pure illusion : « bien entendu dit Ferry, je ne songe nullement à nier que Kant soit chrétien, mais la religion va se trouver, dans le monde de Kant, totalement mise entre parenthèses ».

On peut donc dire que Ferry, contre Kant, tire les conséquences extrêmes de la philosophie kantienne, que Kant n'a pas tirées lui-même, mais qui étaient en germe dans sa philosophie. L'athéisme est la conséquence logique, non voulue par Kant, du kantisme.

On peut dire aussi en incidence le risque d'une raison absolutisée. De même que « la liberté périt dès qu'elle s'adore », la raison périt dès qu'elle s'adore. La Déesse raison produit la *Terreur*, la terreur rationnelle dont parlait Camus à propos de la Révolution française et du communisme, qu'il opposait à la terreur irrationnelle du nazisme. Or, si Kant n'approuvait pas la *Terreur*, il admirait Rousseau et la Révolution française.

La révolution copernicienne que constitue la philosophie kantienne ne se comprend pas sans une autre révolution copernicienne, scientifique celle-là, celle de Copernic, de Galilée, de Newton. C'est ce qui fera l'objet de la communication suivante.

Danièle Masson